

Jean-Marc Leresche

# UN JOUR, LA VIE...

9 courts récits





UN JOUR, LA VIE...

La loi fédérale sur le droit d'auteur n'autorise pas la reproduction destinée à une utilisation collective de la totalité ou de l'essentiel des exemplaires d'une œuvre disponible sur le marché. Toute reproduction totale ou partielle de ce livre est donc illicite et constitue une contrefaçon.

© 2020, Éditions SUR LE HAUT, La Chaux-de-Fonds

ISBN 978-2-9701392-1-8

Imprimé à La Chaux-de-Fonds (Suisse)

Jean-Marc Leresche

# UN JOUR, LA VIE...

9 courts récits





Un jour, nous allons tous mourir.  
Oui, mais tous les autres jours, nous allons vivre.

*Charlie Brown et Snoopy*





## INTRODUCTION

### **La vie... La mort... Et cætera.**

« *La vie ne tient parfois qu'à un fil.* » Tellement vrai et si faux à la fois. Oui, la vie est fragile. Mais, elle est aussi dense et complexe. Les neuf portraits d'hommes et de femmes aux prises avec une séparation sont là pour nous le rappeler. Des nouvelles et des prénoms aussi, parce que la vie n'est jamais anonyme. Des destins qui sont autant d'invitations à vivre pleinement et malgré tout.

Libératrice, injuste, décidée, violente, ou encore dans l'ordre des choses, voilà les quelques visages de celle que les poètes appellent parfois la *Grande Faucheuse* ou la *Camarde* ou plus prosaïquement la mort. Et je t'invite, toi lecteur, à devenir mon complice en pénétrant dans l'intimité de ces vies que la mort vient visiter.

Avant de parler de mort, ces récits parlent de vies, forcément plurielles. Pas de crime ni de meurtre, ces nouvelles ne se veulent pas morbides, mais porteuses d'avenir, même si parfois il se dessine en pointillés. Certains récits te laisseront sur ta faim, et c'est tant mieux, parce que personne ne peut présager de la suite. Laissons la liberté à ces hommes, à ces femmes et à ceux qui les ont côtoyés de se reconstruire et de discerner ce qui peut donner à nouveau et autrement de la vie à la vie.



## JEAN

Le paysage défilait à travers les vitres du car qui emmenait Jean au village. Cela faisait maintenant plus de trente ans qu'il n'y était plus revenu. Plus personne ne le connaissait. Et lui, à part quelques noms lointains, avait perdu tout contact. Il aurait préféré ne jamais revenir, mais il le fallait bien.

À mesure que le car le rapprochait du village, Jean sentait quelque chose se nouer au creux de l'estomac. Le village avait peu changé : des villas familiales avaient remplacé ce qui n'était, à l'époque, que des champs cultivés. Entrant plus avant, il reconnut sans peine « Le Château », maison de maître qu'on avait surnommée ainsi à cause de ses dimensions imposantes et des deux tourelles qui ornaient son toit couvert de tuiles vertes et rouges. Le bus passa devant sans s'arrêter. Image fugace.

Jean devait descendre au deuxième arrêt après la gare. C'est ce que disait la lettre qu'il avait reçue voilà une quinzaine. Il faut dire que ce n'est que longtemps après son départ, dans les années quatre-vingt, qu'une ligne de bus commença à desservir le village, en plus de la ligne de chemin de fer. La lettre, il l'avait pliée et fourrée au fond de la poche de son blouson de cuir. Cette lettre écrite par la Vieille. C'est ainsi qu'il appelait la dame de compagnie de son père. C'était à cause d'elle, à cause de lui, qu'il devait revenir. Jean leur en voulait, à tous les deux.

Le bus était maintenant au centre du village. Il ne restait, assis au fond, que deux touristes qui visitaient la région sac au dos. La douleur au ventre s'intensifia un peu plus. Il allait revoir son père et cela le terrifiait. Il aurait tout donné pour ne pas être là, pour faire demi-tour. Mais, il le fallait. Pas le choix ! Il appuya machinalement sur le bouton *Stop*. Après quelques mètres, à la sortie du virage, il découvrit à sa gauche la maison paternelle : rien n'avait changé, sinon les volets mi-clos désormais. Le bus s'immobilisa, les portes s'ouvrirent et Jean descendit. Le bus redémarra. Le bruit de son moteur se perdit au détour du virage suivant et l'écho s'estompa dans la côte.

Jean prit une profonde inspiration, laissant l'air frais de cet après-midi de fin d'été pénétrer ses narines, ses bronches, ses poumons jusqu'à son ventre qui se contracta une fois de plus. Il porta sa main au niveau de son abdomen et le massa doucement. Cela le soulagea un peu.

Jean avait quitté le village voilà plus de trente ans, mais rien n'avait vraiment changé. Il examina la façade de la maison dans ses moindres détails et tout lui revint. La douleur se fit encore plus intense. Elle devint insupportable, à tel point qu'elle le fit grimacer. Jetant son sac de voyage par-dessus son épaule, il traversa la route et s'arrêta devant la porte. Grande et en bois foncé, elle était ouvragée et il y avait un carreau de verre dépoli derrière des arabesques en fer forgé.

Jean recula d'un pas, parcourut du regard le cadre de la porte, cherchant un bouton ou un cordon pour sonner, mais comme à l'époque, il n'y en avait pas. Il frappa alors au carreau, passant sa main entre deux croisillons un peu rouillés. Il espéra un instant que personne ne réponde. Il pourrait ainsi repartir, sans être vu. D'ailleurs, qui le connaissait encore au village depuis tout ce temps ? Des bruits à l'intérieur interrompirent

le cours de ses pensées : une porte grinça, des pas claquèrent sur le carrelage du couloir. La porte d'entrée s'ouvrit et Jean croisa son regard. Elle était là, devant lui. Elle non plus n'avait pas changé. Tout au plus, ses cheveux étaient-ils devenus blancs et des rides creusaient-elles encore plus la maigreur de son visage. La Vieille était là, comme avant. Elle ne dit rien. Lui non plus. Elle se retourna et s'engagea dans le couloir. Ses pas frappèrent le sol carrelé dans l'autre sens. Jean entra, ferma la porte derrière lui, laissa son sac et la suivit. Il vit l'escalier au fond du couloir. Il savait très bien qu'il conduisait au salon du premier étage et il savait aussi que là-haut tout lui reviendrait, que la rencontre devenait à chaque pas inéluctable. Il ne pouvait plus fuir. Son ventre le brûlait, lui faisant affreusement mal. L'idée de revoir son père en tête-à-tête lui était tout simplement insupportable. Il gravit les marches comme un condamné à mort monte à l'échafaud.

Arrivé au salon, Jean devina le mobilier et son père dans la pénombre. Le soleil ne parvenait à passer qu'au travers des étroites ouvertures des volets, créant des jeux de lumières irisées, dessinant des stries sur les murs et les meubles. La Vieille s'assit aux côtés de son père sans un mot. À cet instant, tout lui revint en pleine figure, en plein cœur : les gifles, les coups de ceinturon, malgré les cris et les supplications. Quand son père était saoul, il n'entendait plus rien. Il frappait et rien ne pouvait le calmer. Il fallait que l'ouragan se déchaîne. Tout était là maintenant si présent, si palpable. Tout. Il ressentait même le métal glacé du canon du fusil que son père avait braqué ce jour-là sur sa tempe : « Je vais te tuer ! » Jean avait cru son dernier jour arrivé. Quinze ans, c'est trop tôt pour mourir ! La menace s'était soldée finalement par une baffe, une de plus et plus forte encore, injustifiée, comme toutes les

autres. Pour la première fois, il n'avait pas pleuré, serrant les dents, pour ne pas montrer à son père qu'il avait mal. Ça l'aurait encouragé. Le soir même, il s'était enfui pour se réfugier chez son oncle, dans le village voisin et il n'avait rien osé dire. Il avait vaguement évoqué une dispute, une de plus, celle de trop. Son oncle avait arrangé les choses, paraît-il. Jean avait été engagé par son oncle sur l'exploitation jusqu'à sa majorité. Son père n'avait rien dit. Il n'avait pas cherché à reprendre contact. Puis, il avait fait son service militaire, avait déménagé, terminé brillamment une formation de comptable et avait trouvé une place dans une fiduciaire. Il était resté célibataire.

Pendant toutes ces années, il avait gardé en lui ce terrible secret, celui du jour où son père avait voulu le tuer, aurait pu le tuer, comme cela, sans même en avoir conscience. Une crispation sur la détente et le coup partait. Aurait-on conclu à un accident ? Depuis ce jour, il s'était promis de ne jamais plus retourner à la maison et de ne plus y rencontrer ce regard qu'il ne pouvait plus qualifier de paternel.

Jamais. Le temps avait passé, mais il n'avait rien effacé. Jean chancela, se reprit. Il devait tenir coûte que coûte. Il était là maintenant. Il avait fait tout ce chemin pour ce moment-là. Il devait affronter ce père qu'il avait fui depuis toutes ces années, devant qui il avait toujours cédé. Il ne baisserait plus les yeux désormais. Il n'était plus le « petit mioche » qui pleurnichait, suppliant son père d'arrêter, qui obéirait sagement désormais, qui promettait tout ce que le Vieux voulait entendre pourvu que les coups s'arrêtent !

Le père était là. Jean était prêt à l'affronter une dernière fois, même si cette douleur ne le quittait plus et lui dévorait l'estomac. Il irait jusqu'au bout. Il le savait. Il le fallait. Jean

s'approcha du père. Lui non plus n'avait pas changé, l'alcool rend vieux prématurément. Il faillit reculer, comme à l'époque. Mais non, pas maintenant, pas si près du but ! Il s'approcha encore. La Vieille tourna à peine la tête, comme un témoin figé de cet instant suspendu dans le temps. Elle fixa tour à tour le père puis Jean. Pas un mot. Rien. Comme à l'époque, elle avait toujours su, elle n'avait rien dit.

Jean ferma doucement le couvercle du cercueil. Malgré toutes ses précautions, le claquement résonna dans toute la pièce comme un coup de fusil, une détonation les faisant sursauter tous les deux. Pour la première fois, ils eurent la même réaction. Il recula, sans adresser le moindre regard à la Vieille. L'histoire, son histoire était terminée désormais.

Jean fit demi-tour sans un mot, laissant la Vieille dans son dos, dans son tête-à-tête à elle avec la mort. Il descendit l'escalier, traversa le couloir, saisit son sac et sortit. La lumière du jour l'aveugla. Il porta la main à ses yeux et les frota un instant. Il inspira une bouffée d'air frais.

La douleur au creux de son ventre avait disparu. Complètement. Le père n'était plus. Il pourrait alors vivre, vivre désormais pour lui, sans le poids du passé. Il fouilla dans sa poche et en sortit la lettre qui annonçait que son père était à l'agonie et que c'était son devoir de fils que d'être là, au moins pour les adieux. Jean avait hésité... longtemps. Il s'était résigné à aller voir son père une dernière fois, revenant sur la promesse qu'il s'était faite à l'époque. C'était fini maintenant. Il froissa le papier et fourra la boule dans la boîte aux lettres de la maison. Dernière relique d'une époque révolue.

Le prochain car arrivera dans une vingtaine de minutes. Il le prendra pour la dernière fois. Pour ne plus jamais revenir.





## FRANCESCA

« La Roseraie » baignait encore dans les derniers rayons du soleil de cette journée de fin d'automne. C'était une maison cossue fin 19<sup>e</sup>, située au milieu d'un grand parc parfaitement entretenu et entouré d'une haute barrière aux pointes dorées. Un portail grand ouvert en marquait l'entrée. Elle offrait un large panorama sur les Alpes et, par temps clair, on pouvait voir jusqu'au Mont-Blanc. Elle avait d'abord été la demeure d'une riche famille de Neuchâtel dont l'un des descendants, Edmond Blanchard, avait fondé l'entreprise mondialement connue dans la bijouterie de luxe. Il avait hérité de cette bâtisse élégante en 1930 et l'avait habitée pendant plus d'un demi-siècle, jusqu'à sa mort.

À la fin des années nonante, laissée à l'abandon faute d'héritiers, elle avait été rachetée par un couple, les Vernon, Jacques et Claudine, la soixantaine maintenant, qui en avaient fait un « havre de paix pour personnes âgées ». C'est en tout cas ce que prétendaient la brochure d'information et le site internet. Les habitants du quartier, eux, l'appelaient prosaïquement *l'Asile*.

Des professionnels, triés sur le volet, prodiguaient les soins et encadraient les pensionnaires dans leur quotidien selon la méthode Montessori adaptée aux adultes : il s'agit dans les grandes lignes de laisser aux résidents le choix des activités, de les accompagner plutôt que de les assister et de

valoriser ce qu'ils peuvent faire par eux-mêmes. En résumé : « *Aide-moi à faire seul* ». Une belle publicité qui défilait en surimpression de photos aux visages souriants. Pour ne pas faire « hôpital », le directeur avait renoncé aux blouses blanches pour le personnel : chacun portait un jeans, un tee-shirt gris foncé et un badge avec son prénom écrit en gros caractères d'imprimerie.

Comme à son habitude, et à cette heure-là, Francesca regardait par la fenêtre. Son regard se perdait à l'horizon, très loin, au-delà des Alpes. Peut-être cherchait-elle à raviver des souvenirs de son Italie natale ? Elle aimait quand le soleil lui chauffait les joues. Cela lui rappelait son soleil du Sud, celui qui l'a vue naître et grandir au bord de la mer.

Elle restait là de longues minutes, immobile, debout, digne et fière. Elle fermait alors ses grands yeux noirs. Ses lèvres esquissaient un demi-sourire sur son beau visage, doux et gracieux, sur lequel le temps n'avait aucune prise, n'avait creusé la moindre ride. Ses cheveux courts et noirs formaient tout autour comme un casque de moto. Elle s'abandonnait à la douceur de cette fin de journée. Elle laissait le soleil lui caresser le front, les joues, le menton, le cou. Elle lui offrait sa peau. Elle s'offrait à lui, comme on répond à une déclaration d'amour. À la regarder ainsi, on aurait dit la chanteuse Barbara : toute longiligne, drapée invariablement, et quelle que soit la saison, dans une longue robe noire. Elle gardait cette prestance, cette élégance, ce charme des très belles femmes. À nonante ans passés, presque nonante et un, elle avait toujours cette grâce qu'ont les *dames du monde*. Elle se tenait droite devant la grande baie vitrée ; sa silhouette se détachant de l'arrière-plan vert du parc comme une ombre chinoise immobile et gracile.

Francesca avait fait partie de la jet-set italienne et, à l'époque, les journaux avaient couvert son mariage avec Luigi Devittorio, le grand homme d'affaires. Dix ans de mariage et autant de tromperies et de trahisons, dont les médias s'étaient gargarisés, laissant à Francesca le rôle, forcément mauvais, de l'épouse bafouée ou trop naïve « qui n'y voyait rien ». Qui pouvait savoir toute la douleur qui était la sienne et qu'elle se forçait à garder tout au fond d'elle ? Qui ? Sûrement pas ces *paparazzi* avides de faire les gros titres avec la photo-choc. Ceux-là mêmes qui insistaient tant sur le charme naturel du *Seddutore* au regard de braise « qui avait les plus belles femmes à son bras... et dans son lit ».

Depuis la mort de son mari en 1968 dans un accident de voiture, Francesca, âgée alors d'à peine quarante ans, avait pris le deuil pour ne plus jamais le quitter. Elle était la femme d'un seul homme, d'un seul amour, même meurtri. Francesca n'avait pas eu d'enfants. C'était son plus grand regret, elle qui venait d'une famille nombreuse : quatre frères et cinq sœurs. Mais les frasques de son mari l'avaient peu à peu éloignée de sa famille qui avait rompu tout contact avec elle. On ne supportait plus de lire tous ces ragots à propos de *la Sorella*. On avait fini par avoir honte de qui elle était devenue au bras de ce *gigolo* ! Veuve, Francesca avait vendu la grande maison en Italie pour élire domicile en Suisse, à Neuchâtel. Elle avait fui tous ces *paparazzi* qui la harcelaient. Après quelques mois, elle était redevenue une anonyme. Ici, personne ne connaissait *Signora Luigi Devittorio*. La vie de Francesca se déroulait tranquillement sur les hauteurs de Neuchâtel où le lac lui rappelait la mer qu'elle avait connue toute sa vie.

Des signes, qui auraient dû alerter ses voisines, étaient subrepticement apparus dans les habitudes de Francesca. Il lui

arrivait d'oublier ses clés, son sac, son porte-monnaie en allant faire ses courses. D'abord, on avait mis tout cela sur de l'étourderie : « Ça arrive à tout le monde ! » Mais, quand Francesca sortait et ne savait plus quel bus prendre, montait dans un et se retrouvait dans l'un des villages voisins ou qu'elle tournait en rond sur la place Pury, au centre-ville, et que c'était une voiture de police qui la ramenait, cela aurait dû inquiéter. Et s'il n'y avait eu que cela : ses paroles devenaient aussi plus difficilement compréhensibles. Parfois, et de plus en plus souvent, elle laissait un mot incongru s'immiscer dans la phrase, un mot qui n'avait rien à y faire. On en rigolait... Elle se reprenait, demandait pardon... Et on l'excusait bien volontiers. C'était drôle ! Mais à la longue, cela s'accroissait et devenait agaçant au point qu'on ne prenait plus vraiment la peine de l'écouter et qu'on prétextait des affaires urgentes pour couper court à la conversation. Elle ne comprenait pas pourquoi les gens se détournaient. Parfois, elle laissait échapper un juron dans son italien natal.

Peu à peu, Francesca avait perdu toutes ses amies qui s'éloignaient. Oh, on ne pouvait pas vraiment leur en vouloir. Après ses frères et sœurs, son époux, elle voyait son petit monde disparaître inexorablement. Elle se retrouva alors seule à tuer le temps devant la télévision, à suivre de ces *soap opera* où elle retrouvait un peu de sa vie d'avant, mais en beaucoup moins prestigieux. Enfin, comme elle n'avait plus de famille, elle avait été placée sous tutelle : un avocat avait été nommé pour s'occuper au mieux de ses affaires. C'est lui qui, après lui avoir rendu visite, avait alerté les services sociaux. Francesca n'était plus que l'ombre d'elle-même, se nourrissait de peu et laissait son foyer dans un si piteux état... C'est alors qu'on lui

avait trouvé une place dans un établissement adapté, « La Roseraie ».

Au début, elle avait eu du mal à trouver ses repères. Mais maintenant, elle s’y sentait bien, se croyait à la maison. Elle demandait souvent à Marie l’animatrice, qu’elle prenait pour sa femme de chambre, qui étaient tous ces *invités* chez elle en parlant des autres pensionnaires. La jeune femme trouvait toujours une parade pour que Francesca ne se sente ni « à l’hôpital » ni « chez les fous ». Alors, cette dernière lui prenait les mains dans les siennes et la gratifiait d’un *Grazie mille* !

De son passé, la belle Italienne n’avait plus rien, sauf un album-photo dont la couverture en similicuir noir était patinée par le temps. Les pages cartonnées étaient attachées par une cordelette brune nouée et retenue par deux grosses perles. Elle le feuilletait chaque jour, passant ses doigts fins sur certains clichés noir et blanc, caressant le visage de son amour de toujours en murmurant son prénom : *Luigi*.

Ce matin, Francesca est morte. Elle ne s’est pas réveillée. Ses grands yeux noirs et brillants sont restés clos pour l’éternité. L’infirmière qui est entrée dans sa chambre l’a trouvée couchée dans son lit. Ses mains posées sur son ventre, jointes comme pour une ultime prière, recouvraient son album-photo. Ses lèvres formaient un bouton de rose rouge sur le point d’éclorre. Le contraste avec la pâleur de son visage était saisissant. Même morte, Francesca était belle : elle avait gardé la grâce des *femmes du monde*. Elle avait quitté le monde des vivants sans faire de bruit, sans faire la une des journaux. Elle était allée rejoindre Luigi, son Luigi, pour lui pardonner le mal qu’il lui avait fait. Elle l’aimerait désormais pour l’éternité.

On ne verra plus sa silhouette dans la véranda. Dans quelques jours, quelqu'un d'autre viendra prendre sa place, avec son histoire. Une autre histoire.

Dans quelques semaines, qui se souviendra encore de Francesca Devitorrio, *Signora Luigi Devittorio* ?

## SAMUEL

Comme tous les matins, Sabine s'assied à la table face à la fenêtre, ouvre son cahier à spirale, dévisse le capuchon de son stylo-plume et se met à écrire. Elle n'a pas besoin de réfléchir très longtemps :

*« On dit que la foi soulève les montagnes. Mais moi, je vous dis qu'elle n'a pas empêché Samuel de mourir à un âge où on a la vie devant soi.*

*On dit qu'il faut laisser le temps au temps ou que tout s'apaise. Mais moi, je vous dis que rien ne pourra jamais combler le vide intérieur laissé par l'absence et qui me bouffe chaque jour un peu plus.*

*On dit... On dit beaucoup de choses quand on ne sait pas. Quand on n'a pas vécu soi-même l'injustice de la vie. Parce que la vie est injuste. Il faut le dire ! Il faut le crier !*

*On dit... Oh, arrêtez ! Arrêtez par pitié de répéter ce que vous ne savez pas. Vous croyez me faire du bien, un peu du moins. Vous essayez de me dire des choses pour me consoler et me reconforter. Mais vos mots, sans doute sincères mais si maladroits, me font plus de mal que de bien : à chaque fois, vous rouvrez cette blessure en moi. Vous me donnez à boire ce fiel qui coule jusqu'au plus profond de mes entrailles de mère.*

*Je sais que vous croyez bien faire, que vous essayez de bien faire. Vous voulez me dire, mais en vous y prenant mal, que vous voyez ma souffrance, que vous la comprenez, que vous la ressentez peut-être vous aussi. Non ! Ça non ! Vous ne pouvez pas ressentir ce que je ressens. Par pitié, dites-moi simplement que vous ne comprenez pas, vous non plus. Surtout, n'essayez pas d'expliquer quoi que ce soit !*

*Et si, pour une fois, vous me demandiez comment vous pouvez m'aider ? Je vous dirais que j'ai juste besoin de vous savoir là, près de moi, en pensées, en prières, bien que je n'y croie plus. Rien de plus. Je ne veux rien de plus. Pour le reste, on verra... Plus tard. Pas maintenant.*

*Maintenant, laissez-moi pleurer. Laissez-moi crier, hurler, ma colère au monde, à la Providence, à Dieu, je ne sais ! Laissez-moi être moi, rien de plus. Parce que tout cela, c'est dégueulasse ! Parce qu'aujourd'hui, Samuel, mon petit Samuel, mon fils, la chair de ma chair, ma raison de vivre, mon rayon de soleil est mort. Mort, vous entendez ? Pas "parti au ciel", comme on dit pour atténuer un peu le déchirement de la séparation. Non, Samuel, mon Samuel, est mort et je ne le serrerais plus dans mes bras. Je n'embrasserais plus jamais sa peau si douce. Je n'entendrai plus son rire dans la maison.*

*Alors, tous vos "On dit" paraissent bien dérisoires devant ce vide sidéral qui ne cesse de m'attirer. Vous en conviendrez. Non ?*

*Les spécialistes en je ne sais quoi disent qu'il faut parler, ne pas garder tout cela au-dedans, alors c'est ce que je fais et je m'en fous si cela vous choque. Si vous ne me reconnaissez pas ou plus. C'est vrai : j'ai changé. La vie m'a changée. En prenant mon Samuel, la vie a fait de moi une écorchée vive.*



*Est-ce que cela me fait du bien au moins de déballer mes états d'âme ? Franchement, je n'en sais rien. Je noircis les pages de ce cahier. Des pages qui ne sont destinées à personne d'autre que moi. Au moins, ça me permet de dire toute la douleur qui est en moi et qui brûle dans mon ventre, sans l'envoyer à la figure de personne. Des fois, je me demande si Samuel me voit de là-haut et s'il lit, lui aussi, ce que j'écris. Je n'ai pas eu le temps de lui apprendre. S'il le peut, ça doit le choquer ! Il n'a pas connu sa maman comme cela.*

*Pendant que j'écris, je vous vois, vous lecteurs imaginaires, devant moi comme des accusés. À côté de moi comme des alliés. Derrière moi comme des complices.*

*Que deviendront-elles toutes ces pages ? Je n'en sais rien et aujourd'hui, je m'en moque. Elles sont là comme les seuls témoins de ma colère et de ma rage. Elles sont là, reliées par la douleur d'une mère qui ne comprendra jamais pourquoi.*

*Le père de Samuel est parti, pour un temps du moins. Il consulte un psy. C'est son choix, pas le mien. Un jour peut-être, mais pas maintenant. Alors ma thérapie, si c'en est une, c'est d'écrire. Écrire tous les jours. Quand ça vient et comme ça vient. La forme, les ratures, je m'en fous ! Écrire et laisser toutes ces vagues de colère se fracasser sur les bords d'une page blanche muette. Flux et reflux de mes émotions à fleur de peau. Et moi, comme une surfeuse inexpérimentée, j'essaie de rester debout sur ma planche ballottée par les rouleaux. Je perds l'équilibre. Je coule. Je me noie. Je remonte à la surface pour reprendre mon souffle et me remets sur cette foutue planche, attendant la prochaine vague. J'essaie de garder la tête hors de l'eau, de rester en vie,*

*malgré le choc et la violence des eaux intérieures, malgré cette absence incommensurable et injuste.*

*Aujourd'hui, Samuel est mort. C'est injuste. Je suis en vie. C'est injuste. La vie est injuste ! »*

Sabine pose son stylo-plume, ferme son cahier et se lève. Elle va à la cuisine se préparer un café. Parce que la vie, même profondément injuste, suit son cours... Toujours et encore.

## PAULINE

Le doux visage d'Alain s'effaçait peu à peu derrière le voile noir qui couvrait ses yeux. Cette fois, elle ne le verrait plus jamais.

Pauline était une trentenaire bien dans sa peau. Une jeune femme de son temps : tee-shirt blanc, jeans, baskets, portable toujours à portée de main. Bloggeuse, elle avait déjà sa propre chaîne *Youtube* suivie par plusieurs milliers d'abonnés. Elle y postait chaque semaine une vidéo où elle présentait un livre qu'elle avait lu : résumé, commentaire, note sur l'auteur, liens utiles, tout y était ! Sans compter son profil sur *Facebook*, *Twitter* et *Instagram*.

Après son master en lettres à l'université, Pauline avait travaillé quelque temps dans le journalisme. Elle avait rejoint la rédaction d'un grand quotidien. Elle y avait une chronique littéraire chaque vendredi où elle présentait le « *Coup de cœur de Pauline* ». Cela lui plaisait, mais des rumeurs de rachat du journal par une maison d'édition allemande, des coupes budgétaires, un redimensionnement de l'équipe rédactionnelle et surtout une remise en question de la ligne même du journal l'avaient convaincue à se lancer dans le *freelance*.

Depuis deux ans maintenant, elle était une figure incontournable du journalisme virtuel, celui qui se passe de

papier. Et surtout, elle n'avait plus de comptes à rendre à personne. Elle aimait être son propre *boss*.

Il y a trois ans, Pauline avait fait la connaissance d'Alain, reporter dans le même quotidien. Il passait d'une mission à l'autre, souvent à l'étranger pour quelques mois, couvrant les grands événements. Lors d'une escale en Suisse, Pauline et Alain avaient partagé un café à une terrasse, s'étaient rapprochés et avaient passé quelques jours ensemble dans la Vallée de Joux, en bons copains. Puis des soirées, des sorties ciné, des expositions. Rien de plus. Pauline n'avait jamais imaginé se mettre en couple ni fonder une famille. Elle ne pensait que travail et vivait toujours en mode « travail ». Elle ne voulait pas qu'une histoire naisse entre eux et se termine comme ces romances de quai de gare qu'elle exécrait tant. Elle avait toujours détesté ces mièvreries où la belle jeune fille, princesse de son état, tombe amoureuse du prince charmant. « *Ils se marièrent, vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.* » Ça jamais !

Tout réussissait à Pauline. Elle était la joie personnifiée. Si, au Panthéon des émotions, la joie devait porter un nom, on lui aurait certainement donné celui de Pauline. Elle s'investissait chaque jour à tenir son blog, sa page *Facebook*, répondait aux commentaires, vérifiait les statistiques des consultations et partages de ses posts sur *Twitter* et *Instagram*. Elle s'accordait aussi des pauses avec des amis bien réels : une bande de potes qu'elle fréquentait depuis les bancs de l'université. Il y avait le « *rituel du jeudi* » qu'elle ne ratait pour rien au monde : chaque semaine, le jeudi à 18h00, tout le monde se retrouvait dans un café, toujours le même, toujours à la même table et il s'en suivait des discussions à n'en plus finir, des fous-rires, des tournées. À chaque fois, ils refaisaient le monde et c'était Emir

le patron qui devait les mettre à la porte, parce qu'il était l'heure de fermer. Alain n'avait jamais été présenté aux amis de Pauline. Ce n'était pas le même monde aux yeux de la jeune femme : il y avait ses amis d'un côté et Alain de l'autre.

La nouvelle avait claqué comme un coup de tonnerre dans un ciel azur : cancer. Méchant. Le médecin qui avait examiné les résultats des analyses de Pauline avait eu un air grave. La jeune femme soupçonnait une anémie ou quelque chose comme ça. Il avait cru bon d'ajouter, sans y mettre les formes :

- Six mois, peut-être neuf.
- Mais...
- Désolé, mais il n'y a pas d'autre espoir !

Pauline était revenue de l'hôpital en larmes, prenant conscience de l'énormité de la nouvelle et de ses conséquences. Elle avait déjà lu des témoignages de malades choqués par le manque d'empathie et l'arrogance de certains médecins. Elle n'y croyait qu'à moitié. Mais aujourd'hui, elle l'avait vécu de plein fouet ! Comment allait-elle l'annoncer à ses potes ? À Alain ? Six mois. Peut-être neuf. C'est quoi neuf mois ? Le temps d'une grossesse. Elle n'avait pas songé à avoir d'enfants, pas tout de suite en tout cas, mais maintenant, elle sentait des regrets prendre forme au creux de son ventre. Pour elle, pour ses potes du jeudi, ces mois allaient devenir le temps d'une mort programmée, d'un compte-à-rebours insupportable, d'une bombe à retardement.

Les jours avaient passé. Pauline n'avait pas tout dit : juste que des examens avaient décelé une tumeur et qu'elle allait entamer un traitement encore expérimental : elle savait les risques qu'elle prenait et était prête à les assumer. Elle, et elle seule, savait la vérité. Cette vérité qui ne devait surtout pas

filtrer. Chacun avait essayé de trouver les mots, la bonne attitude, sans être sûr d'y parvenir. Pauline n'avait rien laissé paraître sur les réseaux sociaux, trop consciente que cette nouvelle lui échapperait, qu'elle serait relayée, déformée et qu'elle en perdrait le contrôle à tout jamais. Ça non plus, elle ne le voulait pas. C'était la première fois que le cours de sa vie lui échappait, qu'elle n'avait plus de prise. Elle détestait cette sensation, lui rappelant le sable qui file entre les doigts, ou celui d'un sablier qu'on ne peut arrêter.

Le contrôle. Elle avait toujours gardé le contrôle sur tout : sa vie professionnelle, personnelle, ses choix, son image. C'est elle qui tenait les rênes, personne d'autre et rien d'autre. Surtout pas ce foutu cancer qui la rongeaient. Pauline avait pris sa décision. Elle consulta alors internet et *Google*, repéra, parmi d'autres liens, celui de l'association « *JeDécide - Pour le droit de choisir sa mort* ». Elle laissa un message électronique. C'était le 14 mai. La réponse ne se fit pas attendre. Le lendemain, elle fixait un rendez-vous.

Jeudi 16 mai, un homme se présenta à la porte de Pauline : Marcel, bénévole à l'association « *JeDécide* ». La soixantaine, assez trapu, l'air jovial, le visage joufflu, le sourire surmonté d'une fine moustache parfaitement taillée, de petites lunettes rondes sur son nez rougeaud. Il aurait pu être son père. Non, son grand-père plutôt. Ils s'assirent au salon et discutèrent plus de deux heures. Marcel ne disait presque rien. Il écoutait et opinait de la tête. À la fin, il laissa à Pauline une chemise bleue contenant tous les documents utiles et ceux qu'elle devait immanquablement fournir pour aller au bout. Ils se levèrent, se serrèrent la main et Marcel repartit. Il lui avait fait bonne impression.

Lundi 20 mai. Pauline glissa une enveloppe dans la boîte aux lettres. Sa décision était prise. Elle l'avait prise seule, comme toujours. Elle ne dirait rien à personne. Pas toute la vérité en tout cas. Elle avait trop peur de la réaction de ses potes du jeudi. La vie allait continuer, comme elle pouvait, comme elle devait. Elle se donnait encore plus à son travail, redoublant d'énergie. Ses abonnés et *followers* ne se doutaient ni du mal qui grandissait, ni de la décision qu'elle avait arrêtée. C'était bien ainsi. Ni Alain ni ses amis ne remarquèrent de changement dans l'attitude de Pauline. Peut-être était-elle tout au plus un peu fatiguée. Le travail... Évidemment. « Tu devrais un peu lever le pied ! »

Le mois de juin avait passé avec l'arrivée des belles journées d'été. Pauline avait su profiter des soirées entre potes, de moments en tête-à-tête avec Alain. Quand on le lui demandait, elle répondait qu'elle avait commencé le traitement et qu'elle le supportait plutôt bien. Qu'il fallait attendre.

Pauline et Alain avaient décidé de passer une semaine à la mer, au sud de l'Italie. À la fin, elle lui annoncerait. Sa maladie ? Non, leur rupture. Leur histoire ne devait pas connaître de lendemain ; elle n'avait pas d'avenir. Alain était un bon copain, rien de plus. Il n'avait pas cherché à brusquer les choses. Est-ce qu'il comprendrait ? Elle lui expliquerait. Elle saurait sûrement trouver les mots. Elle avait pensé s'inspirer de certains livres qu'elle avait lus pour trouver la bonne manière de mettre fin à leur idylle. Elle n'en aurait sans doute pas besoin, c'était son histoire. Elle saurait... Il comprendrait.

Alain était parti. Il avait accepté une mission avec des archéologues et chercheurs au Pérou. Il avait besoin d'un break pour digérer. Il avait pleuré. Il lui avait demandé si c'était

définitif, s'il n'y avait pas une chance de renouer... Plus tard... Elle n'avait rien répondu.

Pauline avait continué à alimenter ses chroniques. Elle avait présenté trois nouveaux livres qui avaient un thème commun : la maladie incurable. Était-ce un signal qu'elle souhaitait lancer à ses abonnés ? Pauline avait maigri, mangeait moins. Elle expliquait à ses amis que c'était un des effets secondaires du traitement. Elle seule savait qu'il n'en était rien : c'était la maladie qui progressait, qui prenait le contrôle. Sur les réseaux sociaux, elle n'avait rien dit. Aucun commentaire ne faisait allusion à son changement. Il ne devait être perceptible que par ceux qui la connaissaient intimement.

Septembre. C'est un mois que Pauline aimait beaucoup : il signifiait pour elle la fin de l'été et le début de l'automne. Le temps où l'air devient plus frais, surtout le soir. Le temps de transition, d'un entre-deux. Elle l'avait choisi pour annoncer à ses amis que le traitement expérimental ne donnait pas les résultats escomptés et que la maladie progressait inexorablement. La bonne humeur habituelle avait laissé place à des larmes, une gêne, des révoltes contre cette foutue maladie qui nous bouffe aveuglément, qui n'épargne personne ! Pas de reproches à Pauline. Qu'aurait-on pu lui reprocher d'ailleurs ? Elle n'avait pas parlé de l'association. C'était son choix. Elle avait dit qu'elle continuerait de se battre, qu'elle ne lâcherait rien. On l'avait encouragée. On l'avait serrée fort dans ses bras.

20 septembre. Pauline avait envoyé un *Whatsapp* à son groupe d'amis. Elle ne viendrait pas ce soir. C'était la deuxième fois qu'elle leur faisait faux bond. Les commentaires ne s'étaient pas fait attendre. Une ribambelle de *bip* annonçait l'arrivée de messages : « *Bisous* », « *On t'aime* », « *Reviens*



vite », « *Je peux venir te voir ?* », « *Tu nous manques !* » Pauline pleurait à chaque nouveau signe d'amitié. Elle répondit qu'elle se sentait fatiguée, éreintée et qu'elle allait dormir.

Elle passa la matinée du 21 à son ordinateur. Elle avait mis son portable sur silencieux. Les messages ne cessaient d'arriver pour la soutenir. Elle programma une vidéo qui s'afficherait le lendemain sur tous ses comptes où elle dirait la vérité, toute la vérité, à ceux qui la suivaient. Après, pas maintenant. Elle fit la même chose pour ses amis. Là, elle osa se dévoiler, parlant franchement de sa maladie, de cette souffrance qui la rongait, de ses douleurs qui s'amplifiaient, malgré les antalgiques. Et de sa décision prise voilà plusieurs mois. Elle savait qu'elle allait leur faire du mal. Lui pardonneraient-ils un jour ? Ils comprendraient eux aussi, elle en était sûre. Elle les connaissait bien. Alain l'apprendrait plus tard ; il ne pourrait pas rentrer. C'était mieux ainsi. Il aurait enfin la réponse qu'il attendait, qu'il redoutait peut-être. Il trouverait certainement qu'elle avait été égoïste et il aurait raison, sans doute.

Toutes ces démarches lui prirent toute son énergie. Elle alla se préparer une infusion et s'allongea sur le canapé. Après quelques minutes, elle s'assoupit.

L'après-midi, il pleuvait. La première pluie de septembre. La dernière que Pauline verrait. À 16 heures moins une, un bruit la tira de son sommeil : une voiture pénétrait dans le jardin et s'arrêta à quelques mètres de la maison. La portière claqua. Pauline se leva. Elle aperçut le petit homme. Il portait un sac en toile. À l'intérieur, sa délivrance.

Marcel avait une qualité : il était ponctuel.



## MICHEL

Dans la pénombre de la chambre, les deux corps ne semblaient n'en former plus qu'un. L'homme se raidit. La femme gémit. Michel s'allongea à côté de sa compagne Sandrine et posa la tête contre sa poitrine. Il était heureux. À nouveau. Il se sentait vivant, comme il ne l'avait jamais été auparavant.

### *Deux ans plus tôt sur le chemin du retour*

La route brillait sous les phares de la voiture. Les essuie-glaces balayaient le pare-brise à toute vitesse. Michel rentrait après une séance de travail qui s'était éternisée : les investisseurs avaient voulu tout revoir, repasser tous les documents et chaque condition à la loupe, vérifier une fois encore le *business plan*. Michel n'avait qu'une envie : retrouver son foyer, sa compagne et leur fils qui devait dormir depuis longtemps. L'horloge du tableau de bord indiquait 23 h 58. L'aiguille du compteur frôlait les 100 kilomètres à l'heure. La route était déserte, presque droite ; il ne risquait rien. Plus que cinq « petits » kilomètres.

Dans le faisceau des projecteurs, les deux véhicules ne formaient plus qu'un amas de ferraille enchevêtrée. Un vrombissement assourdissant s'élevait dans le ciel. Des reflets bleutés coloraient les carcasses de tôle déformée. Des silhouettes casquées passaient en courant comme des ombres chinoises.

– Choc frontal. Les deux conducteurs ont dû être désincarcérés. Pas de passagers. La conductrice du premier véhicule est morte sur le coup : femme de cinquante-deux ans. Le conducteur de l'autre, homme de trente-six ans, est dans un état critique et transporté par hélicoptère de la REGA à l'Hôpital de l'Isle, à Berne. Pronostic vital engagé. Cause de l'accident : aquaplaning.

La policière venait de faire un rapport succinct à son supérieur. On en était aux premières constatations. La route resterait fermée de longues heures encore ; les dépanneuses n'étant pas encore arrivées sur les lieux. Il faudra lancer une *Info-route* pour la radio.

*Centre suisse des paraplégiques, Nottwil, Canton de Lucerne, Suisse*

Michel aimait sentir le vent lui caresser le visage. Il faut dire que cette année-là, le printemps était particulièrement précoce. De là où il était assis, il voyait presque tout le parc et ses allées et venues. Il suivit des yeux Clothilde, une autre patiente, et lui adressa un large sourire. Elle lui fit un petit signe de la main avec le pouce levé et un clin d'œil complice. Il l'avait rencontrée ici. Elle aussi aimait passer de longs moments dans le parc. Elle avait souvent un casque sur les oreilles et balançait la tête au rythme de la musique. Qui remarquait encore la prothèse qui remplaçait sa jambe droite ? Miguel arriva tout sourire de son pas léger. Michel et lui s'entendaient comme larrons en foire.

– On y va, mon vieux ?

Michel desserra les freins de son fauteuil roulant, le manœuvra et traversa le parc du Centre aux côtés de Miguel. Tous deux plaisantaient pour se détendre avant la séance de

rééducation dans la grande salle de sport. Le physiothérapeute ne ménageait pas ses efforts pour pousser Michel dans ses derniers retranchements, le forçant à dépasser ses limites, à faire le petit pas de plus que la veille. Barres parallèles, anneaux, étirements, ballons, poids, tout y passait.

Michel ne lâchait rien lui non plus. Il n'avait qu'un seul et unique objectif : marcher à nouveau, quels qu'en soient le prix, les larmes et la sueur. Il était prêt à tout. C'était un battant ! Les muscles atrophiés lui faisaient atrocement mal, ne répondaient pas aux ordres de son cerveau, ou de manière désordonnée et anarchique. Il répétait dix fois, vingt fois, le même mouvement pour que son cerveau apprenne, à nouveau. Lui qui avait appris à marcher à Loïc devait faire ici ses premiers pas. Les premiers de sa nouvelle vie. Il était un miraculé.

Les séances en piscine étaient des moments bénis pour ne plus sentir tout le poids de ce corps si lent et lourd à déplacer. Il flottait léger, se laissant porter par l'eau. Plus rien ne comptait que le bien-être de l'eau chaude sur sa peau.

Demain, c'était samedi. Sandrine et Loïc, leur fils de sept ans maintenant, viendraient lui rendre visite. Il leur montrerait tout ce qu'il pouvait déjà faire. Ils seraient fiers de lui. Il pourrait faire une ou deux traversées de barres parallèles. Il s'en sentait capable et l'avait déjà fait avec Miguel, au prix d'un effort surhumain pour ne pas flancher. Son fils l'appellerait « *Super-Papa* » ! C'était pour lui et pour sa maman que Michel tenait le coup. Mais parfois, seul dans sa chambre, il craquait : les larmes coulaient de ses yeux bleus. Il s'en voulait. Il ne comprenait toujours pas ce qui lui était arrivé. Sa mémoire refusait de rejouer le film. Il avait essayé pourtant, souvent, très souvent, mais il bloquait toujours. Ça l'énervait.

Le psychiatre avait affirmé que c'était fréquent, que ça pourrait revenir... Ou pas. L'hypnose pourrait peut-être l'aider. Il n'avait pas encore décidé.

Le rêve, lui, était revenu : la lumière éblouissante venue de nulle part, puis plus rien. Le trou noir. Le vide sidéral. La sensation de s'élever dans les airs dans un grand bruit. Et un bip répétitif, strident. Un visage sans cheveux ni bouche, caché derrière un masque blanc. Une voix qu'il n'entend pas. Il crie, il hurle, mais personne ne lui répond. Le bip toujours et encore, monotone, agaçant. Se lever, partir. Impossible de faire le moindre mouvement. Il le veut pourtant. Il reste un prisonnier sans barreau. L'au-delà ? L'enfer ? Il n'en sait rien.

### *Retour à la maison*

Michel marche désormais à l'aide d'une canne. Il n'est pas impossible qu'il puisse s'en passer d'ici quelques mois. Il a retrouvé une bonne partie de son autonomie et a repris son travail à temps partiel. Sandrine y a été pour beaucoup : elle n'a eu de cesse de lui faire faire les exercices physiques prescrits par le centre de Nottwil. Être là, à ses côtés, l'encourager, lui redonner les forces quand celles-ci lui manquaient. L'amour fait des miracles.

Le professeur qui l'a opéré à Berne, le matin suivant l'accident a été son sauveur. Il paraît que ses chances de s'en sortir étaient minimes. Le chirurgien a tenté l'impossible avec son équipe pour sauver sa colonne vertébrale, en plus de tout le reste. Il a eu raison... Pour Loïc, pour Sandrine, pour lui.

Et il y avait eu cette famille qu'il ne connaîtra jamais et qui a accepté le don d'organe de leur maman morte dans un accident de voiture la même nuit. C'est tout ce qu'il sait de cette donneuse. Il y a parfois de ces coïncidences dans la vie !

Michel vit désormais avec le foie, les poumons et le cœur d'une femme anonyme et inconnue à jamais. Il lui doit la vie. Il lui doit d'être aux côtés de Sandrine et de voir grandir Loïc. Il pourra bientôt reprendre les entraînements de foot avec son fils, à petites doses. Il lui doit ce moment de passion avec sa compagne dans le secret de leur chambre. Ce moment qui révèle qu'ils sont vivants.

Il aurait tant voulu remercier ses proches. Il ne le pourra pas. Ou alors en laissant une lettre au Service de coordination de l'Hôpital. En effet, la loi ne permet pas aux receveurs d'organes de connaître l'identité des donneurs.

Il sait déjà comment il commencera sa lettre :

*« À vous que je ne connais pas et à qui je dois tout, la vie d'abord... »*





## CARO

Au moment où Caro sortit du vestiaire, Isa y entra. Elles se firent la bise.

– On mange ensemble à midi ?

– Ok, mais je n’aurai pas beaucoup de temps, répondit Caro, j’ai un colloque à 13h00.

– Ouais, comme tous les lundis. Pas de problème. Je t’attendrai devant l’entrée de la cafétéria à midi. À toute, ma Caro ! lança Isa en disparaissant derrière la porte qui se refermait déjà.

Caro appuya sur le bouton de l’ascenseur qui l’entraîna au huitième étage, unité de cardiologie. En arrivant au desk, elle salua toute l’équipe :

– Hé, Miss ! T’as l’air crevée ! lui répondit Matthieu, son collègue depuis trois ans, en la taquinant.

– Ouais. C’est Maya. Elle fait ses dents et cette nuit, elle s’est réveillée trois fois.

– Pauvre bout d’chou ! Allez, ça va aller. Accroche-toi, l’encouragea Matthieu avec un large sourire.

Caro lui répondit par un clin d’œil complice, en s’emparant de la pile de dossiers bleus posée sur le bureau. Elle les passa en revue. Soudain, un nom attira son attention. Un nom qu’elle connaissait : Louise Piaget. Elle avait connu une Louise Piaget,

il y a longtemps. La jeune infirmière parcourut rapidement les informations personnelles : tout collait, l'âge, la localité. Seule la profession avait changé : retraitée. Au fait, est-ce une profession ? se demanda Caroline au passage. Louise Piaget avait été admise cette nuit, amenée d'urgence par le Service d'incendie et de secours, suite à une sérieuse alerte cardiaque. Elle devait passer des examens et la pose de stents était prévue pour mercredi ou jeudi, selon les disponibilités de l'équipe et du bloc. Une opération de routine, pensa Caro. Si Louise Piaget était bien celle que l'infirmière imaginait, elle était sur le point de retrouver son ancienne professeure de piano. Une femme qu'elle avait aimée comme sa grand-mère, trop tôt disparue, mais qui avait vu le rêve d'une adolescente brisé net par un père inflexible. Avec le temps, Caro était parvenue à oublier, ou au moins à vivre avec.

Elle avait suivi des leçons pendant cinq ans et avait atteint un bon niveau, si bon qu'elle aurait pu entamer une carrière professionnelle. Elle avait préparé son entrée au Conservatoire avec Madame Piaget. Ses parents s'y étaient formellement opposés, son père surtout : « Musicien, ça n'est pas un métier ! » avait-il tranché. Sa professeure avait bien essayé d'infléchir la décision, lui expliquant que Caroline, comme on l'appelait alors, pourrait aller loin, très loin, qu'elle avait du talent, comme elle en avait rarement vu à son âge. Mais, le père était resté intransigeant, obligeant Louise Piaget à capituler, la mort dans l'âme. Caroline avait beaucoup pleuré et en voulait à son père, beaucoup aussi. Lui, il l'avait consolée en lui assénant : « Tu me remercieras plus tard ! ». Elle ne comprenait pas vraiment ce que cela voulait dire. Sa mère, elle non plus, n'avait pas été très enthousiaste de voir sa fille embrasser une carrière à l'avenir incertain. « Tout ne tient qu'à

un fil qui peut se briser d'un jour à l'autre » avait-elle dit en guise d'explication.

Alors, à la fin de sa scolarité obligatoire, la jeune fille avait choisi d'aider les gens. Il faut dire que c'était aussi inscrit dans ses gènes. Finalement, « l'eau avait coulé sous les ponts » comme dit le proverbe. Elle s'était réconciliée avec son père qui voyait la profession d'infirmière comme l'un des meilleurs choix que sa fille pouvait faire. Faut-il préciser au passage que Monsieur Papa était médecin ? Caroline avait opté pour l'École d'infirmières de La Source dont la réputation n'est plus à faire. Le déménagement de La Chaux-de-Fonds à Lausanne avait fait pencher la balance : son père venait d'accepter un poste de chef de clinique dans la capitale vaudoise. Sa fille n'avait pas tout à fait renoncé à la musique, puisqu'elle jouait dans un groupe d'amateurs le jeudi soir. Tant que ce loisir n'empiétait pas sur les études de sa fille, son père ne trouvait rien à redire.

Louise Piaget était assise dans un fauteuil près de la fenêtre. Une perfusion était reliée à son poignet droit. Engoncée dans une robe de chambre bleue portant le logo de l'hôpital brodé sur le revers, elle remplissait une grille de mots croisés. Absorbée par son jeu, elle n'entendait plus les ronflements de sa voisine de chambre qui s'était endormie en lisant *Point de vue*.

Trois petits coups frappés à la porte tirèrent Louise de sa concentration. La porte s'ouvrit laissant le passage à une jeune et jolie infirmière : élancée, brune, les cheveux attachés en queue de cheval, de beaux yeux verts, le sourire aux lèvres. Caro passa tout droit devant l'autre patiente sans prêter plus d'attention à ses ronflements. Elle se présenta à Madame Piaget. Celle-ci lui sourit en retour et attendit.

– Vous êtes bien Madame Piaget, Louise Piaget ? demanda-t-elle, un peu sur la réserve.

Cela ressemblait à une formalité administrative, mais pour la jeune femme, c'était la confirmation que la patiente en face d'elle était bien celle qu'elle croyait.

– Oui. C'est bien moi.

Caro regarda attentivement le visage cette vieille femme : elle portait des lunettes de lecture à grosses montures et aux verres épais. Sa chevelure était clairsemée et sa peau qui avait viré au gris faisait penser à du parchemin. Des rides profondes marquaient son visage très aminci. La voix aussi avait changé : elle était rauque, presque masculine. Caro se souvenait des accents mélodieux, lorsque sa professeure lui fredonnait un air à reproduire sur le clavier.

– Excusez-moi, je crois bien que nous nous connaissons, se risqua Caro. N'avez-vous pas donné des leçons de piano à La Chaux-de-Fonds il y a... euh... une quinzaine d'années, vingt peut-être ?

– En effet. Mais... Comment le savez-vous ?

– C'est que j'ai été une de vos élèves... Pendant cinq ans.

Madame Piaget dévisagea à son tour la jeune infirmière par-dessus ses grosses lunettes, de la tête aux pieds.

– Évidemment, j'ai un peu changé... À l'époque, je m'appelais Caroline Matthey. J'étais douée... Enfin, c'est ce que vous aviez dit à mon père à l'époque. Nous avons déménagé. J'ai fait ma formation à La Source. Je me suis mariée et j'ai maintenant une petite Maya, treize mois dans une semaine. La voix de la jeune femme trahissait une certaine

fierté : en quelques mots, elle avait résumé tout le chemin parcouru depuis ces années.

La patiente tentait de retrouver dans cette jeune femme les traits d'une de ses élèves, mais à l'évidence, elle n'y parvenait pas.

– Oh vous savez, le temps a passé et ma mémoire n'est plus ce qu'elle était depuis une bonne année. Et j'en ai eu des élèves. C'est loin tout ça maintenant ! s'excusa la vieille femme, en tournant son visage vers la fenêtre, découvrant une prothèse auditive. À l'évidence, elle n'avait plus envie de poursuivre cette conversation.

Caro allait essayer de lui donner de nouveaux indices pour l'aider à raviver ses souvenirs. Il était impossible qu'elle l'ait oubliée. Mais son portable vibra dans la poche de sa blouse : elle devait aider ses collègues dans une prise en charge compliquée.

– Excusez-moi, Madame Piaget, je dois vous quitter, une urgence. Mais je reviendrai demain avec des photos pour vous montrer.

Elle n'attendit même pas la réponse de la vieille dame et s'engouffra dans le couloir en direction de la chambre 821. Une lumière rouge était allumée au-dessus de la porte, indiquant que l'équipe soignante était à l'intérieur et que l'accès y était temporairement interdit.

– Tu sais, c'est dingue, c'est elle et, en même temps, je n'arrive pas à la reconnaître. Elle a tellement changé.

Isa avait écouté le récit que lui avait fait Caro en picorant dans son bol de salade.

– Oh, tu sais bien que les gens changent et à son âge, si elle a perdu la tête, c'est pas si rare. T'en as déjà vu plein de ces patients-là, non ?

– Oui, bien sûr, répondit Caro en reposant son verre d'eau. Mais je ne sais pas pourquoi, ce matin, j'ai senti comme un malaise devant elle. Ça ne m'était jamais arrivé. Elle, je la connais bien et on s'est vues toutes les semaines pendant cinq ans. Et...

– Et, t'as peur de finir comme elle, interrompit Isa : vieille, gaga et à l'hosto ! Bon, à l'hosto, tu y es déjà ! ironisa sa collègue en éclatant de rire. Quelques visages se retournèrent en l'entendant.

Caro rit aussi de bon cœur. Isa avait raison, une fois de plus. Elle ne devait pas s'en faire autant. Et sûrement que les photos qu'elle montrerait à Mme Piaget l'aideraient à se souvenir. Pourquoi cherchait-elle donc à ce point que cette patiente retrouve en elle son élève ? Cette question, Caro ne se l'était même pas posée. Isa n'avait pas osé la formuler ou n'en avait pas eu le temps.

Tout l'après-midi se passa au colloque présidé par le Professeur Martin autour de nouvelles techniques opératoires encore moins invasives, grâce notamment à l'acquisition d'un robot de dernière génération venu des États-Unis. Les premiers essais étaient prometteurs, même s'il fallait encore attendre quelques mois pour affiner les tout derniers réglages avant que cette machine devienne la norme en matière d'opérations cardiaques. Durant les présentations qui se succédaient, Caro essayait de se concentrer sur les chiffres et les informations donnés, mais deux visages ne cessaient de se superposer devant les diapositives du *Power Point* : sa

professeure de piano et cette patiente. Que lui était-il arrivé pour qu'elle ait changé à ce point ? Avant de partir, elle parcourrait le dossier pour connaître son anamnèse.

Le soir, après la verrée de clôture du colloque, Caro était rentrée directement chez elle, sans repasser par le service de cardiologie. Elle sortit de son armoire de grosses boîtes carrées en carton. En les ouvrant, elle découvrit des centaines de photos pêle-mêle où les époques se chevauchaient : une photo avec Miki et Alan, ses potes de la secondaire, lors d'une soirée où ils n'avaient pas bu que du Coca. Papa n'en avait jamais rien su. Une autre en montagne avec ses parents. Une autre encore bébé : elle reconnut sans peine des traits de Maya. Une au bord de la mer devant le camping-car, en Camargue. Elle passa de longues minutes à fouiller, retournant les deux boîtes sur son lit et enfin, elle trouva une puis deux et finalement cinq photos d'elle en compagnie de Louise Piaget. Il y en avait sans doute encore d'autres. Ce serait pour plus tard. Elles étaient belles toutes les deux devant le grand piano noir sur la scène de la Salle de Musique de La Chaux-de-Fonds. C'était à la fin d'une audition qui aurait pu lui ouvrir les portes du Conservatoire et... Et sur celle-ci, Madame Piaget, le doigt levé, battant la mesure à côté d'une Caroline appliquée et concentrée sur la partition. C'était sa maman qui les avait photographiées à la fin d'une leçon. Caro se dit qu'elle n'avait pas tant changé et que la mémoire de Madame Piaget devait lui jouer de sacrés tours pour qu'elle l'ait oubliée.

Elle s'endormit avec de douces mélodies peuplant ses rêves de pianiste professionnelle, soliste devant un grand orchestre, et les applaudissements d'un nombreux public. Au premier rang, son père, debout en smoking, qui l'applaudissait, lui envoyant des baisers de la main. Elle ne se

réveilla même pas, lorsque Bertrand, son mari, se leva pour consoler la petite qui pleurait une fois de plus.

Ce matin, Caro était tout excitée à l'idée de montrer ses photos à Madame Piaget. Elle était certaine qu'elle se souviendrait et qu'elles riraient ensemble de leurs leçons. Elles reparleraient aussi de la réaction de son père. Elle n'avait jamais compris : « Plus tard, tu me remercieras ». Elle ne l'avait jamais remercié. Elle arriva au desk. Matthieu avait congé ce jour-là. Julie, l'une des deux stagiaires, lui annonça un décès pendant la nuit. Le cœur de Caro s'arrêta, son sang se figea. Son visage blêmit. Pourvu que...

Ce qu'elle redoutait : Madame Piaget avait fait un malaise à 23h45. La veilleuse avait alerté le service de garde et malgré tous les efforts du service d'urgence, la dose massive de médicaments et le massage cardiaque, elle était décédée à 01h32. Rien ne laissait présager une pareille complication. Julie ne savait pas quoi ajouter et restait là, impuissante et désemparée devant ce coup du sort et le visage défait de sa collègue. Elle n'apprenait pas à gérer ce genre de situation dans sa formation. Elle tourna la tête en tous sens pour trouver de l'aide, mais personne n'était dans les parages. Elles étaient là toutes les deux, seules.

Caro se laissa tomber sur un tabouret et sortit les photos de la poche de sa blouse. Elle vit à nouveau le doux visage de sa professeure se superposer à celui de la vieille dame, sans parvenir à en constituer parfaitement un seul et même portrait. Elle sentit des larmes mouiller ses yeux.

Ce matin-là, Caroline comprit qu'elle était sans doute restée une étrangère pour Madame Piaget, peut-être juste une infirmière parmi toutes les autres. Mais pour elle, cette



patiente-là n'était pas comme les autres. Elle avait fait partie de sa vie pendant cinq ans, toutes les semaines, le mercredi après-midi de 16 heures à 17 heures 30. Elle lui avait appris la musique. Elle lui avait fait aimer la musique et la rigueur. Elle ne pourrait plus le lui rappeler ni assez la remercier. Elle... pas son père ! Le remercier de quoi, au fait ? De l'avoir obligée à renoncer à la musique, brisant ainsi le rêve de sa vie ? À ce moment-là, toute la rancœur qu'elle croyait avoir digérée lui revint et lui brûla la gorge. Les photos resteraient alors les seuls témoins de ce passé.

Quelques notes de piano se firent entendre dans le couloir et la réveillèrent de ses pensées. Elle leva la tête : la sonnerie provenait d'un portable oublié dans la poche d'un manteau accroché à la penderie de la salle d'attente. Elle connaissait cette mélodie : c'était la première qu'elle avait apprise.



## VICTOR

Les premiers rayons du soleil donnent à la cuisine une lumière encore hésitante entre nuit et jour. À y regarder de plus près, on distingue des grains de poussière virevolter dans l'air comme de minuscules insectes sans ailes. La cuisinière, le grand vaisselier et une porte entrouverte se révèlent peu à peu dans le fond encore imprécis à cette heure-là. Au centre de la pièce, il y a une table, longue et massive sur laquelle la lumière glisse comme sur la surface d'un étang. Sur le napperon blanc brodé trône un grand plat en bois sculpté d'edelweiss avec des fruits élégamment disposés à l'intérieur : une pomme, une poire, quelques noix.

Elle est là, immobile. La femme est assise sur un tabouret, le buste penché en avant sur la table. Elle est tranquille. Elle dort.

Victor fixe cette scène. Il ne dit rien. S'il le voulait, les mots lui manqueraient. Il la regarde. Il la contemple. Il est complètement absorbé, interdit, par ce corps dont il ne peut détacher son regard. Ses yeux se posent avec une extrême pudeur sur son bras et sa main gauches allongés sur la table. Le dos de la main d'abord, puis des doigts fins aux phalanges presque invisibles, juste deux ou trois petites rides, et les ongles roses, nacrés, soignés, brillants. L'alliance frappée par un rais de lumière scintille soudain d'un éclat inattendu. Ses yeux remontent lentement sur la peau nue qui se laisse ainsi

caresser : le poignet, l'avant-bras ; une veine bleutée à peine visible guide la course de son regard, comme un fin ruisseau. Il n'y a qu'à la suivre docilement : le creux du coude, puis la veine se perd soudain, glissant sous le bras. Ses yeux reprennent leur route toute tracée jusqu'à l'épaule cachée en partie par l'encolure d'un t-shirt un peu trop large et la tête appuyée. Une mèche de cheveux blond cendré entoure comme une couronne le pavillon de l'oreille à demi-caché. Le reste de la chevelure est tiré en arrière et retenu par un élastique de couleur foncée.

Il poursuit la découverte de ce visage qui s'offre à lui, rien qu'à lui. Quelques cheveux jouent les rebelles et descendent sur le front lisse au-dessus des yeux aux paupières closes et aux cils rehaussés de noir. Les sourcils sont parfaitement dessinés. Le nez délicat, fin et droit, terminé par deux petites fentes délicates, elles aussi. Les lèvres qui se touchent à peine, la courbe du menton invitent à continuer le voyage et à se laisser aller sur la joue. La progression de l'aube s'amuse à mettre en lumière au fur et à mesure un très fin duvet blond, invisible sans la complicité du soleil naissant.

Le lobe de l'oreille maintenant, rosé et translucide. Traversé par les premières lueurs, il révèle de très fines veines bleutées. Une perle diaphane délicatement posée sur la peau : une boucle d'oreille. Puis la tempe. Une autre mèche de cheveux indisciplinée se dresse fièrement en un épi ébouriffé.

Ce visage invite à poursuivre encore et encore la contemplation de la Beauté ainsi offerte. Alors, ses yeux reprennent leur voyage au pays de chair. Ils se sont arrêtés à la tempe et glissent le long de la mâchoire aux traits doux et harmonieux, lentement. Surtout ne pas aller trop vite pour

jouir de chaque révélation. Tout respire une sensualité à fleur de peau.

L'ombre et la lumière, espiègles et indécentes, jouent les complices de ce début de jour, dévoilant et cachant tour à tour des formes exquises. La naissance du cou, comme une invitation vers d'autres horizons interdits. Un instant, il laisse son esprit se perdre en des rêves inaccessibles et inavouables. Il revient à ce qui est là : le creux de l'épaule offert tel un vallon accueillant. Les maillons dorés du collier qui deviennent d'élégants galets rehaussent le galbe de la nuque. De nouveaux cheveux fous aux boucles insoumises lui barrent la route, comme une jungle dense. Voici encore les petites bosses exquises des cervicales, comme autant de dunes de sable miniatures modelées tout en contraste et en finesse. Le visage est apaisé. Le reste du corps caché derrière la table donne cette même impression reposante. Il aimerait déplacer cet obstacle et se laisser gagner par tout ce qu'il ne peut distinguer. Mais, non ! Il ne faut pas. Alors, il se surprend à imaginer ce qu'il ne peut qu'apercevoir.

Elle porte le tablier bleu, celui qu'elle met toujours pour cuisiner. Elle ne l'a pas enlevé. Il en devine les bretelles sur l'épaule restée encore dans la pénombre. Elle ne tardera pas à apparaître à son tour.

L'astre matinal vient caresser le reste de la pièce de sa douce clarté et presse Victor à porter toute son attention sur ce qui les entoure, lui et elle. D'abord, l'horloge au tic-tac incessant fixée au mur. Il ne l'avait pas remarquée tout à l'heure. Elle est là. Elle a toujours été là. Punaisée au grand vaisselier, une photo de famille jaunie par le temps où il distingue un cheval tirant une charrue derrière trois enfants. Il la reconnaît enfant.

Victor fait le tour de la pièce, sans bouger. Seuls ses yeux scrutent l'environnement de gauche à droite et de droite à gauche : il inventorie au passage tout ce qu'il voit et grave chaque détail dans sa mémoire. C'est important.

Il y a un pot à lait rouge à gros pois blancs posé sur la cuisinière et une pile d'assiettes entassées à côté de l'évier en pierre. C'est une vieille cuisine. Il n'y a pas de rideaux aux fenêtres, ce qui laisse ainsi le champ libre au jour qui l'envahit peu à peu. Centimètre après centimètre, cette pièce découvre tout ce qu'elle recèle. Une ampoule pend du plafond. Lamentable et inutile à cette heure.

Victor est fasciné par le corps. Il y revient toujours. Tout le ramène à lui. À elle. Et pourtant, il ne la connaît pas, cette femme. Mais, elle lui fait de l'effet. Il essaie de deviner le reste de ce corps que la table s'obstine à lui cacher. Il ne veut rien toucher, rien changer à cette scène qu'il contemple. Plus rien ne compte qu'elle et lui. Il reste là retenant son souffle, de peur de rompre le charme. Spectateur silencieux et impudique de cette beauté ainsi exhibée.

La peau a un peu changé de couleur. Elle est devenue plus pâle et en même temps plus chaude, parce que le matin y a déposé sa lumière rasante. Elle dort. Elle est là dans cette pose incongrue, et pourtant, à chaque instant, elle est différente, imperceptiblement. Il faut avoir l'œil pour discerner ces toutes petites évolutions. Mais Victor a l'œil.

Il revient à la main gauche et suit une ligne imaginaire qui l'entraîne à découvrir quelques petites boules blanches sorties d'un tube à l'inscription bleue. Des grains laissés çà et là en ordre dispersé, arrêtés dans leur course sur le bois de la table.

Il faudra nettoyer. Plus tard. Pas maintenant. Elle dort. Il la laisse tranquille.

L'atmosphère a changé une fois encore et maintenant, ce sont les lèvres qui captent toute son attention, prenant toute la lumière. Elles invitent au baiser. Il y a une très fine bavure blanche qui s'échappe de la commissure. Elle suit le délicat profil du menton pour se perdre sur l'avant-bras. C'est très subtil. Ça ne dure qu'un bref instant, au gré des jeux du clair-obscur. On la distingue à peine. Victor l'a remarquée. La femme est plus en plus belle dans son sommeil. Devrait-il la réveiller ? Non, il chasse immédiatement cette idée saugrenue.

Quelques dalles du sol viennent encore remplir cette scène comme suspendue dans le temps. Une couleur ocre donne à la pièce une impression de chaleur qui répond à celle du dehors. Fermant les yeux un court instant, il entend les pas de la femme allant et venant, alors qu'elle prépare le repas. Tout s'estompe peu à peu, comme à la fin d'un film. Son film.

Il revient là où ils sont, dans cette cuisine. Seul le corps, à moitié couché sur la table, l'attire toujours et irrémédiablement. Il l'obsède. Il le magnétise. Il veut en retenir chaque détail jusqu'au plus infime. Il aimerait s'en approcher, se laisser enivrer par son parfum, doux et sensuel certainement, comme tout le reste. Il n'ose pas. Il craint de gâcher cet instant de plénitude que lui offrent les jaunes et les oranges brillants d'une matinée d'automne.

La sonnerie du téléphone d'abord lointaine puis insistante ramène Victor à la réalité. Il recule d'un pas, puis de deux. Il ne quitte pas ce corps alangui. Il est à sa merci, comme une proie qu'il se refuse à toucher. Il détaille encore une fois toute la scène qui est là, à portée de regard : n'a-t-il rien oublié ? Le

téléphone ne cesse de sonner le rappel. Il pose enfin son pinceau et sa palette. Il essuie ses doigts à l'aide d'un chiffon bariolé. Presque fini ! Encore un ou deux détails, quelques traits ici ou là et le tableau sera achevé.

L'exposition ouvrira dans un mois. Il sera prêt pour le vernissage et ce sera son chef-d'œuvre : *La femme endormie*.



## DENISE

Denise n'a jamais connu son père : il a quitté la maison familiale alors qu'elle n'avait pas un an. Sa mère et son frère de six ans son aîné ne parlaient jamais de lui. Aucune photo. Seuls des espaces blancs dans les pages des albums-photos rappelaient qu'il avait existé, il y a longtemps. Une seule fois, à Noël, alors qu'elle devait avoir cinq ou six ans, elle avait osé :

– Et papa, il est où ?

Sa mère s'était enfuie à la cuisine en pleurant. Son frère avait allumé la télé et son oncle avait regardé le fond de son verre en se raclant la gorge. Elle avait alors compris qu'il ne fallait plus jamais aborder le sujet. Elle en voulait à son père de ne plus être là, de les avoir laissés, sans donner aucune nouvelle ni explication. À l'école, lorsque la maîtresse demandait de remplir la fiche de rentrée, à côté de l'indication « Père », elle écrivait : « *Je ne sais pas.* » Pour combler ce vide, elle s'était inventé une légende : il était parti en Amérique du Sud pour y faire fortune. Elle l'imaginait chercheur d'or ou quelque chose du genre. Elle avait puisé cette explication dans un livre que sa tante lui avait offert et qu'elle lisait et relisait sans cesse : *Le Gringo de la Plata*. Au début, ça avait émerveillé ses camarades, sans convaincre les adultes. Puis, elle avait dû surmonter moqueries et sarcasmes : plus personne ne croyait à cette histoire-là. Elle non plus depuis tout ce temps. Elle ne parvenait plus à lui donner un semblant

d'authenticité. Elle aurait pu entreprendre des démarches pour le retrouver, mais ses moyens le lui interdisaient. Alors, elle s'était faite à cette absence. Elle avait essayé d'oublier qu'elle avait eu un jour un père.

Denise approche maintenant de la cinquantaine. Elle vit seule dans un petit appartement. Sa mère, dépressive, a été internée dans un hôpital psychiatrique voilà plus de dix ans. Elle lui rend visite une fois par semaine, en général le samedi après-midi. À chaque fois, les deux femmes s'asseyent côte à côte en silence devant la fenêtre, au bout du couloir, laissant leurs pensées se perdre dans le parc. Puis, au bout d'un moment plus ou moins long, la fille se lève, embrasse sa mère sur le front et la quitte jusqu'au samedi suivant. La mère la suit des yeux jusqu'à l'escalier, puis tourne à nouveau son visage vers le bouleau du jardin. Elle adresse un petit signe de la main pour répondre à celui de sa fille.

Au moment du placement de leur mère, Denise et son frère avaient vendu la maison et lui, empochant sa part, avait quitté le pays pour s'établir en Allemagne. C'est du moins ce qu'elle croit, parce qu'elle n'a plus aucune nouvelle depuis dix ans. Elle s'est habituée peu à peu à oublier son frère, à l'effacer lui aussi de sa mémoire. C'est terrible quand elle y pense. Mais, elle n'y pense pas souvent. La vente lui avait laissé quelques dizaines de milliers de francs qu'elle avait placées dans des start-up prometteuses mais qui ont toutes fait faillite. Elle a naïvement suivi les conseils d'un investisseur qui s'est révélé être un escroc et qui, soit croupit en prison, soit en a trompé bien d'autres en changeant de nom. Elle n'y connaissait rien. Il en a profité, voilà tout. Elle ne peut s'en prendre qu'à elle. Maintenant, elle n'a plus rien.

Aucun homme sérieux n'a croisé la vie de Denise. Sans autre formation, elle a choisi un « métier de l'ombre et insignifiant », comme elle aime à le répéter. Elle est devenue nègre : elle écrit pour le compte d'écrivains aux succès incertains ce qui pourrait devenir un jour leur best-seller à eux, pas à elle. Jusqu'à présent, cela lui a tout juste permis de payer ses factures. Certains soirs, quand elle en a assez, elle entame une bouteille de vodka, se promettant de ne pas dépasser les deux verres. Mais à chaque fois, la bouteille entièrement vide finit sous la table basse de son petit salon et Denise ronfle sur le canapé.

Il y a quelques semaines, elle a accepté de s'atteler à la rédaction du mémoire d'un étudiant de l'université incapable d'aligner dix lignes sans massacrer l'orthographe ni respecter les règles élémentaires d'accord du participe passé. Elle écrit chaque jour, sans conviction. Son nom n'apparaîtra jamais nulle part et l'étudiant se gardera bien de révéler que son master, sésame d'un avenir prometteur, est dû pour sa plus grande partie à une parfaite inconnue qu'il a payée. Parfois, elle a ce drôle de sentiment d'être une « prostituée » de l'écriture.

Comme chaque matin, Denise se promène dans le parc, respirant à pleins poumons l'air frais des premières heures, pour raviver son esprit embrumé par les effluves alcoolisés de la veille. Elle entre *Chez Marcel*, un bar populaire. Ici, on la connaît sous le nom de « *Madame Marguerite* », parce qu'un soir un idiot complètement saoul l'a comparée à Marguerite Duras... vieille. Elle lui en a voulu sur le coup, à cet abruti, mais aujourd'hui, elle s'est faite à l'idée. Et ce n'est pas si mal, finalement ; c'est une bonne référence. Elle boit coup sur coup deux espresso qui lui brûlent l'œsophage, mais réactivent ses

neurones endormis. Elle revient alors chez elle, relevant au passage son courrier : factures, publicités et une invitation à rejoindre l'association « Sauvons les rives du lac » qui recherche des âmes bien intentionnées et volontaires pour nettoyer la plage le week-end de l'Ascension. Les factures vont grossir la pile en attente de jours meilleurs sur le bureau ; les publicités et l'invitation remplissent une poubelle déjà débordante. La vie de Denise se déroule dans cette routine devenue insipide. Elle s'y est faite. Ne lui demandez pas si elle est heureuse, elle ne vous répondra pas, haussera les épaules en signe de dépit et vous tournera le dos.

Ce matin-là, de retour de sa promenade matinale, elle trouve une enveloppe blanche à fenêtre de format allongé avec son adresse dactylographiée. Au dos, elle découvre trois initiales qui ne lui disent absolument rien : C.A.P. Elle déchire l'enveloppe avec sa clé et parcourt la lettre : il s'agit du courrier d'une étude d'avocats et notaires de Genève, Perrenoud & Bärtschi. Claude-Alain Perrenoud, C.A.P., l'informe du décès de son père survenu vraisemblablement une année plus tôt en Argentine, dans les environs de Buenos Aires. « La fiction n'est pas si loin de la réalité finalement » se dit Denise. L'homme de loi lui demande de prendre contact dans les meilleurs délais. Après les salutations d'usage, elle remarque : « Copie à M. Nicolas Lenitschi » sans autre indication d'adresse. C'est son frère. Il vit encore, lui ?

Elle devrait éprouver quelque émotion, tristesse ou soulagement. Mais rien. Ses yeux restent obstinément secs, tout comme son cœur. Cette nouvelle, comment dire..., elle l'attend depuis si longtemps, sans crainte, comme une évidence : son père est mort. Ces mots martèlent ses tempes à chaque marche jusqu'au deuxième étage. Sinon quoi ?

Sinon, il serait revenu... Il aurait donné des signes de vie... Foutaises ! Il était parti, voilà tout.

Denise attend encore deux jours avant de téléphoner à l'étude de Genève. Elle reçoit un rendez-vous pour le lendemain en fin d'après-midi, dix-sept heures quinze. Comme elle ne voyage jamais, elle s'offre pour l'occasion le trajet en train première classe. Ça va grever son budget du mois, elle le sait, mais tant pis. Le wagon est presque désert et très calme. Ça lui convient. Elle a noté l'adresse : « C'est à dix minutes à pied de la gare Cornavin » avait précisé la secrétaire, en lui expliquant brièvement le trajet. Elle arrive devant une haute maison imposante d'au moins quatre étages. Six plaques sont alignées de chaque côté de la porte d'entrée munie d'un interphone. Elle sonne à *Perrenoud & Bärtschi, avocats et notaires, 3<sup>e</sup>*. La porte émet un cliquetis et s'ouvre automatiquement. L'ascenseur est en panne. Elle monte alors les escaliers majestueux couverts de moquette rouge. À l'étage, une autre porte tout aussi imposante désigne le bureau. Après avoir repris son souffle, accoudée un bref instant à la balustrade dorée, elle entre sans frapper, obéissant à la petite plaque.

Une secrétaire, parfaitement coiffée et maquillée, engoncée dans un tailleur noir trop petit laissant entrevoir un large décolleté, l'accueille d'un air glacial. Elle l'invite à patienter dans la salle d'attente. Après quelques minutes, un homme, plutôt jeune, vêtu d'un costume gris clair, d'une chemise noire et d'une cravate bleue se présente en lui tendant la main :

– Claude-Alain Perrenoud. Enchanté de vous connaître.

– Moi de même, répond poliment Denise sans décliner son identité.

Ils passent d'abord devant le regard dédaigneux de la secrétaire puis dans le bureau de l'avocat qui ferme la porte. Il l'invite à s'asseoir dans un fauteuil de cuir marron devant une table ronde et lui propose une tasse de café. Elle accepte.

– Sucre, crème ?

– Non, rien. Nature. Merci.

Maître Perrenoud s'assied à son tour, et sort d'une pile un dossier à couverture grise.

Après plus de quarante-cinq minutes, la porte s'ouvre sur l'avocat qui raccompagne Denise jusqu'à la réception :

– Voilà. N'hésitez pas à me contacter si vous avez du nouveau ou d'autres questions. Au revoir Madame Lenitschi.

– Au revoir, Monsieur... Euh... Maître.

Elle se tourne encore vers la secrétaire qui lui adresse un rictus et un regard hautain. Elles ne sont décidément pas du même monde. Ça se voit, ça se sent.

De retour dans la rue, Denise s'appuie contre la façade, serrant contre elle le dossier que lui a remis Maître Perrenoud. Il contient toute l'histoire de son père qu'un détective mandaté par l'avocat a reconstituée. Cela lui a pris quatre mois et demi, presque cinq. L'étude a eu les moyens de faire ces recherches bien trop onéreuses pour elle et découvrir ainsi cette vérité qu'elle n'a jamais connue. Aujourd'hui, quelques-unes de ses questions ont trouvé des réponses, d'autres resteront à jamais suspendues.

Elle sait maintenant que son père, parti en Argentine, y développa une entreprise de cultures céréalières participative, un projet avant-gardiste pour l'époque ; on était dans les années soixante. Il s'est associé à un autochtone qui assurait les contacts et la traduction. Tout marchait plutôt bien jusqu'à l'arrivée de grandes multinationales qui rachetèrent les terres pour une bouchée de pain. Elles volaient obstinément les paysans, les forçant à travailler pour grossir les juteux bénéfices d'actionnaires qui n'iraient jamais salir leurs pieds dans cette boue lointaine. Les politiciens haut placés en tiraient profit. Ainsi, ils fermaient les yeux, poussant le vice jusqu'à soudoyer des mercenaires pour réduire au silence tous ceux qui voulaient s'opposer à ces pratiques peu avouables et sans cesse dénoncées par des ONG.

De petits propriétaires s'étaient décidés à faire de la résistance, recourant aux armes s'il le fallait, pour ne pas brader leurs champs à ces *businessmen*. Le père de Denise avait été leur chef de file. Avec une trentaine d'autres, ils avaient formé une *guérilla*. Ils n'avaient rien à perdre, puisqu'ils n'avaient plus rien.

Son père avait été froidement assassiné dans des conditions à jamais mystérieuses. Son corps était resté introuvable jusqu'à récemment, à l'occasion de fouilles pour la construction d'une usine de traitement des eaux usées. Ainsi, la date exacte de son décès restait difficile à préciser. Seule une empreinte dentaire avait permis de remonter jusqu'à Denise.

L'avocat avait insisté pour qu'elle encourage son frère à répondre au courrier. Il devait savoir lui aussi. Elle lui expliqua un bout de son histoire, sans trop de détails. Il avait compris et l'avait alors déchargée de toute entreprise pour renouer le

contact. Il le ferait lui-même, le relançant par une lettre plus convaincante. Mais, si elle apprenait quelque chose, il fallait le lui dire.

Pendant le voyage de retour, Denise laisse ses pensées s'enfuir au rythme du paysage. Il lui reste encore deux jours avant d'aller voir sa mère à l'hôpital. Elle devrait sûrement lui raconter toute la vérité, maintenant qu'elle a été révélée. Mais peut-être que pour elle, son mari est mort le jour où il les a quittés. C'est sans doute mieux ainsi. À trop remuer le passé...

Étrangement, Denise ressent une certaine fierté poindre au plus profond d'elle-même. Certes, elle en veut à ce père trop longtemps absent, mais en même temps, il la fascine maintenant qu'elle sait. Il s'est battu pour un idéal, il y a cru et c'est ça qui est beau.

Elle commence également à nourrir un projet tout aussi dément : elle veut sortir de l'ombre et écrire, sous son nom à elle, un livre à la mémoire de son père. Elle a déjà le titre : « À mon père, ce héros que je n'ai jamais connu » et la première phrase : « Oui, papa, je t'en ai voulu à en crever de nous avoir abandonnés, Maman, Nicolas et moi, mais c'était avant... Avant de savoir... » Elle laisse son récit se dérouler dans sa tête, bercée par le doux mouvement du train qui la ramène à son présent.



## EDGAR

Edgar est fou. Demandez, tout le monde vous le dira au village : il est fou et il est vieux. Oh, il n'a pas toujours été comme cela. On l'a connu sous un autre jour et on l'aimait bien à l'époque. Mais cela, c'était avant que Solange ne parte.

Le vieil homme habitait une ferme qui avait dû résister aux deux guerres. Il manquait des tuiles sur le toit, deux volets adossés à la façade attendaient d'être repeints, le mur entourant le jardin était affaissé par endroits, la cheminée menaçait de tomber au premier coup de vent.

Il vivait seul désormais, tournant en rond entre ses quatre murs et s'asseyant face à la fenêtre pour y attendre une improbable visite. Il n'était plus que l'ombre de celui qu'il a été.

Edgar avait fait la connaissance de Solange au Bal des foins. Accoudé au bar, il n'avait pas quitté cette jeune fille des yeux. Elle tournoyait sur le pont de grange parmi les couples d'un soir qui dansaient aux sons des accordéons et trompettes. Il était jeune et n'avait encore jamais connu l'amour. Bravant sa timidité, il lui offrit une citronnade et elle l'invita à danser. Il s'y essaya timidement d'abord, ayant trop peur d'écraser les pieds délicats de sa cavalière. L'année suivante, ils se marièrent dans la chapelle du village pleine à craquer.

Le jeune couple s'installa dans la ferme qu'Edgar avait héritée de ses grands-parents sur la route qui mène à

Château-Neuf. Ils n'avaient pas eu d'enfants. Solange, institutrice, compensait avec ses jeunes élèves et passait tout son temps à entretenir le jardin. Edgar, de son côté, s'occupait des gros travaux de rénovation de la maison. Tout se passait bien et tout aurait pu continuer ainsi, s'il n'y avait eu l'accident.

Ce vendredi 13 mai, Solange rentrait de l'école à bicyclette, comme tous les jours. Au carrefour des Allées, une camionnette de livraison la faucha à pleine vitesse. L'enquête conclut que le chauffeur roulait sans permis et avec un taux d'alcoolémie bien au-dessus de la limite autorisée.

Edgar ne s'était jamais remis de la tragédie. Depuis ce jour-là, il avait changé. Il ne sortait plus, sinon une fois par semaine pour se rendre au marché du samedi, faire le plein de fruits et légumes, puisque plus personne désormais ne prenait soin de son potager. Il s'arrêtait boire une chope au « Café des Amis » sans échanger le moindre mot et rentrait chez lui en tirant sa petite charrette de bois.

Au village, tous, les hommes surtout, se souvenaient de Solange, de sa fraîcheur, de son sourire, de sa beauté. Elle avait fait tourner les têtes et on s'était demandé pourquoi elle avait choisi Edgar, ce gars au physique ingrat. Mais, comme disait Maurice, le patron du café : « L'amour est aveugle. »

Ce jour-là, jour de marché, on vit arriver Edgar tout sourire, saluant tout le monde. Cela faisait longtemps qu'on ne l'avait plus vu si guilleret.

– Elle est revenue ! Elle est revenue. Ma Solange... Je l'ai vue !

– Vieux fou ! Arrête de boire tout seul dans ta ruine ! Change de médicaments. Ça te bouffe le cerveau, lui lança

Honoré le facteur qui avait oublié jusqu'à l'adresse d'Edgar, puisqu'il n'y allait plus depuis longtemps.

– Je te dis que je l'ai vue sur son vélo. Elle m'a salué de deux coups de sonnette, *dring-dring*. Ah, ma Solange, son sourire... !

Ignorant les quolibets, il entra dans le café et offrit une tournée générale pour fêter le retour de sa Solange. Il s'en retourna tout aussi joyeux, laissant derrière lui les rires moqueurs et les gestes équivoques.

– Bientôt fin prêt pour le cimetière ! avait conclu un des jeunes assis près de la fontaine.

Le samedi suivant, on la vit. Il fallait se rendre à l'évidence, pas de doute possible. Attablé sur la terrasse du « Café des Amis », Maurice qui buvait son canon de blanc suspendit son geste, comme s'il avait vu un fantôme :

– Jésus, Marie, Joseph ! s'exclama-t-il en se signant.

C'était elle ! Elle déambulait entre les étals, poussant son vélo, achetant des fromages de chèvre, des tomates et quelques pêches qu'elle déposait dans le panier attaché au porte-bagage. Elle souriait à tout le monde comme à son habitude. Sa robe virevoltait comme à l'époque sur le pont de grange. Les autres n'y voyaient-ils rien ? Quelques murmures trahissaient tout de même l'étonnement que la jeune femme déclenchait sur la place.

N'y tenant plus, Maurice se leva et s'approcha. Il ôta sa casquette par politesse et la tordit entre ses mains pour tenter de calmer son trouble.

– Ex... Excusez-moi, mademoiselle. Je... Enfin... J'aimerais... Je crois vous... connaître, mais je n'en suis pas sûr, dit-il en baissant les yeux, comme un enfant pris en faute.

– Je m'appelle Solange.

À ces mots, Maurice faillit s'évanouir. Il fit un pas pour se rattraper tout en s'agrippant à l'une des perches du stand de Lucienne.

– Solange... Mais...

– Oui, la petite-fille des Leroux. Vous les connaissez, non ?

– François et Josiane, oui... Bien sûr. Mais vous ressemblez tellement à... à une autre Solange que nous avons connue ici.

– Vraiment ? Mes grands-parents ne m'en ont jamais parlé. Je suis ici pour les vacances. À bientôt.

Prononçant ces mots avec un large sourire, elle mit fin prématurément à la conversation, se retourna et continua son chemin, laissant derrière elle un doux parfum de fleur d'oranger.

Solange... Solange... Pendant les vacances... Maurice essayait de retrouver ses esprits, tout en traversant la place pour rejoindre son café. Il remit sa casquette, en se grattant la tempe. Qui osera dire la vérité à Edgar ? Comment lui annoncer que celle qu'il a vue n'est pas celle qu'il croit ? Et après l'été ?

Maurice sortit une bouteille de cognac, en versa un verre qu'il vida cul sec. Il laissa échapper un profond soupir :

– Pauvre Edgar ! Il n'avait pas besoin de ça !

## REMERCIEMENTS

Un merci tout particulier à Myriam qui a cru en moi et m'a encouragé, conseillé, relisant et m'aidant à corriger ces nouvelles.

C'est à elle aussi que je dois la peinture « *Blessure* » illustrant la page de couverture.

Merci à Pierre Bohrer, photographe pour le portrait du 4<sup>e</sup> de couverture.

Un autre merci reconnaissant à Daniel Musy de m'avoir donné l'opportunité de publier la première version de ce recueil aux Éditions du Sureau.

Merci à vous tous que j'ai rencontrés en diverses occasions et qui avez nourri l'inspiration de ces récits.

Enfin, merci à toi, lecteur, de m'avoir fait confiance en ouvrant ce livre, devenant ainsi mon compagnon de route.

*Toute ressemblance avec des situations et des personnages existants ou ayant existé n'est ni tout à fait volontaire ni vraiment fortuite.*



## TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	9
JEAN .....	11
FRANCESCA .....	17
SAMUEL .....	23
PAULINE.....	27
MICHEL .....	35
CARO .....	41
VICTOR .....	51
DENISE.....	57
EDGAR .....	65
REMERCIEMENTS.....	69

La question, en effet, n'est pas de savoir  
si l'on est vivant après la mort,  
mais si l'on est vivant avant la mort.

*Maurice Zundel, prêtre et théologien*  
1897-1975



## DU MÊME AUTEUR

*MATTAÏ, Éditions SUR LE HAUT, (à paraître),*

## AUX ÉDITIONS SUR LE HAUT

Claude-Eric Hippenmeyer, *Enfance à Shanghai,*  
(à paraître)

Francis Kaufmann, *Vieillesse, mon beau souci,* (à paraître)

Pascal F Kaufmann, *Villes, grandiloquences,* 2019

Daniel Musy, *Typhons sur l'Hôtel de Ville,* 2019

Daniel Musy, *Mille tableaux,* (à paraître)



Ouvrage composé par l'auteur et imprimé sur papier FSC par  
Imprimerie Monney Service  
CH – 2300 La Chaux-de-Fonds  
ims-imprimerie.ch

Février 2020



ISBN 978-2-9701392-1-8

Logo créé par l'agence CODCO, La Chaux-de-Fonds, <http://codco.ch>



editionssurlehaut.com  
Site d'édition de livres d'auteur-e-s de l'Arc jurassien





# UN JOUR, LA VIE...

9 courts récits

Neuf courts récits, à peine des nouvelles. Autant de prénoms et de chemins de vie qui font un jour l'expérience de la séparation.

Ces histoires ne sont pas tristes, ou si elles le sont, elles portent en germe l'espoir d'un avenir toujours possible, malgré tout. La vie ne sera plus comme avant, évidemment, mais c'est la vie.

Écrire sur la mort, c'est d'abord et surtout chanter un hymne à la vie.



Jean-Marc Leresche est né en 1971. Il a été tour à tour enseignant privé, écrivain public, aumônier et diacre réformé. Il aime écrire au sujet de la vie, privilégiant la forme du texte court. Ses expériences et ses rencontres nourrissent son inspiration.

ISBN 978-2-9701392-1-8

ISBN 978-2-9701392-1-8



9 782970 139218 >